



Archives de sciences sociales des religions

128 | octobre - décembre 2004
Varia

Christoph Luxenberg, *Die Syro-Aramäische Lesart des Koran. Ein Beitrag zur Entschlüsselung der Koransprache*

Berlin, Das Arabische Buch, 2000, 311 p. (bibliogr.)

Constant Hamès



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/2627>

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2004

Pagination : 53-158

ISBN : 2-222-96754-6

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Constant Hamès, « Christoph Luxenberg, *Die Syro-Aramäische Lesart des Koran. Ein Beitrag zur Entschlüsselung der Koransprache* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 128 | octobre - décembre 2004, document 128.75, mis en ligne le 18 novembre 2005, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/assr/2627>

de l'Éducation nationale, ayant un statut ambigu, une sorte d'agent de liaison, de coordinateur entre le Ministère et les collectivités locales, qui se trouve au centre de deux systèmes obligeant à faire preuve d'innovation et de créativité pour répondre aux demandes des uns et des autres.

Paul H. Noguchi s'intéresse aux effets que la privatisation de la compagnie des chemins de fer japonais produit sur l'identité de ses employés et sur leur carrière, des changements qui ont pu bouleverser leurs repères identitaires ou être à l'origine d'une prise de conscience innovatrice.

Keiko Ikeda s'interroge sur ce que représente la fête annuelle de la divinité tutélaire dans le Japon post-industriel. Cette fête locale est-elle encore pour les habitants des quartiers concernés, un élément constitutif de leur identité, un rite de passage, un symbole vivant de leur tradition, ou simplement un loisir ?

William W. Kelly examine la place du baseball dans la société japonaise : comment cette pratique culturelle importée des États-Unis est-elle devenue un sport national, un élément structurant de l'identité régionale et nationale des Japonais ? L'auteur nous livre également une réflexion sur sa propre identité de chercheur lorsqu'il se trouve confronté à ce milieu du baseball. Il remarque que son identité est mouvante, qu'elle évolue en fonction des situations dans lesquelles il se trouve tout au long de son terrain ethnographique.

Theodore C. Bestor analyse les pratiques culinaires associées aux célèbres *sushi*. Les *sushi*, qui constituent une partie importante des mets festifs au Japon, sont au centre de débats identitaires au sein de certaines localités et régions, ils sont même devenus un enjeu international lorsque l'on parle de la provenance des poissons pêchés.

Enfin, concernant la dernière étape qui offre aux Japonais leur ultime identité, la sphère liée à la mort et à la vie post-mortem. Christie W. Kiefer offre une contribution intéressante et bouscule là encore les idées reçues. L'étude des personnes âgées en fin de vie, retirées dans un village spécialement aménagé pour répondre à leurs besoins, en dit long sur la construction identitaire de ces individus. L'A. montre que la recherche de l'autonomie et de l'indépendance affichées par les habitants de ces villages constitue une forme de déviance totalement revendiquée vis-à-vis de la société traditionnelle.

L'étude de John Barth Grossberg porte sur l'attitude d'une femme face à la mort. Il démontre que le traitement religieux et social de la mort profondément influencé sa vie, qu'elle

a même généré une partie importante de son identité.

Morioka Kiyomi, réexamine, les concepts de « death convoy » et « rebirth convoy » élaborés par David Plath à la vue des écrits du moine Genshin (942-1017), le fondateur de l'école bouddhique de la Terre pure.

Robert J. Smith revient sur sa célèbre étude du culte des ancêtres effectuée dans les années soixante-dix. Il confirme que les liens existant entre les morts et les vivants, les ancêtres et leurs descendants sont toujours des liens d'interdépendance. Cependant, il constate que le monde des morts ressemble fortement à celui des vivants et qu'il évolue avec lui.

Ce recueil d'articles, peut-être un peu trop disparate, a le mérite de proposer une nouvelle lecture de l'identité individuelle japonaise. Loin des théories mettant en avant le groupisme nippon, les auteurs interrogent l'individu d'aujourd'hui et montrent que son identité n'est ni statique, ni totalement dépendante du groupe auquel il appartient. Son identité est en perpétuel mouvement, en interaction avec le monde, elle est création et interprétation.

Fabienne Duteil-Ogata.

128.75

LUXENBERG (Christoph).

Die Syro-Aramäische Lesart des Koran. Ein Beitrag zur Entschlüsselung der Koransprache. Berlin, Das Arabische Buch, 2000, 311 p. (bibliogr.)

L'ouvrage relève de la linguistique sémitique et plus précisément araméenne et arabe. Mais son objet, le texte coranique, et les objectifs de l'auteur, qui ne se nomme pas, le font entrer dans le champ des sciences sociales des religions, de même que la polémique qu'il suscite tant dans les milieux scientifiques que religieux.

Le titre présente la thèse globale : « La version (ou leçon ou variante) syro-araméenne du Coran. Introduction à l'élucidation de la langue coranique ». Le choix du pseudonyme de l'A. (ou des auteurs ?) qualifie un peu plus le dessein : C.L. « le porteur du Christ, colline d'où vient la lumière » ou quelque chose d'approchant.

Travail strictement scientifique ? *A priori* confessionnel débouchant sur une véritable recherche scientifique ou au contraire dénaturant celle-ci ? On pourrait ajouter que le fait que cet ouvrage savant, portant sur les subtilités des langues syriaque et arabe, soit rédigé en allemand, ne facilite pas toujours, partout où il le

faudrait, la compréhension claire de toutes les analyses.

Le point de départ se situe dans l'assertion, ancienne et empruntée à l'orientaliste Nöldeke, que « la langue syro-araméenne (particulièrement le syriaque), originellement parlée à Edesse et dans les régions environnantes de la Mésopotamie du nord-ouest, est devenue, à partir de l'époque de la christianisation jusqu'à l'apparition du Coran, la langue écrite prédominante du rameau araméen du Proche-Orient. L'araméen a été pendant plus d'un millénaire la *lingua franca* de l'ensemble du domaine proche-asiatique, avant d'être supplanté, petit à petit, à partir du VII^e siècle, par l'arabe » (VII). La langue syriaque écrite, devenue l'apanage des chrétiens, « a connu son âge d'or en littérature théologique, entre le IV^e et le VII^e siècle de notre ère » (VIII). Attention, écrit l'A., « nous n'avons pas la prétention, par cette étude, de résoudre toutes les énigmes de la langue coranique. Elle n'est qu'une tentative pour éclairer, sous cet angle spécifique, nombre d'obscurités de la langue du Coran » (VIII).

« À proximité immédiate de l'arrivée du Coran, l'arabe n'était pas encore une langue d'écriture et les Arabes instruits utilisaient, à ce moment, l'araméen comme langue écrite » (VIII). En conséquence, on peut estimer que « les initiateurs de la langue arabe écrite avaient puisé leur instruction dans le domaine culturel syro-araméen. Vu que ces Arabes étaient le plus souvent christianisés et suivaient en majorité la liturgie christiano-syriaque, il n'y a rien de surprenant à ce qu'ils aient importé dans leur arabe écrit des éléments de leur culte et de leur culture syro-araméennes » (IX).

Et c'est à déboucher toute la panoplie syro-araméenne du Coran que se livre l'A., essayant d'approfondir ou de renouveler une piste déjà anciennement parcourue mais, selon lui, insuffisamment prise en compte.

Citons un seul exemple. L'analyse linguistique des 19 versets de la sourate 96 l'amène à conclure que « Si la tradition arabe considère cette sourate comme la plus ancienne, on peut lui donner raison car elle relève de ce stock de base du Coran dont l'origine christiano-syriaque est évidente ». L'A. conclut même que sa structure et son contenu en font une pièce liturgique introductive qui aurait été plus tard remplacée dans cette fonction par la *Fātiha* (pp. 293-298).

Ce faisant, à côté d'un certain nombre d'interrogations sur la langue et les sociétés de l'Arabie ancienne, l'A. place la révélation coranique – ou du moins certaines de ses composantes – dans une tradition liturgique chrétienne et va à l'encontre de son caractère doublement

original, aux yeux de la tradition islamique, sur le plan de la langue et de la religion.

Faut-il conclure, comme le font Phenix et Horn (*Hugoye: Journal of Syriac Studies*, 6, 1, janvier 2003) : « The future of Qur'anic studies is more or less decided by this work » ? Pour ces auteurs, l'ouvrage de C.L. jouerait, pour les études coraniques, le rôle qu'a joué la critique biblique philologique au XIX^e siècle pour les études de la bible.

Constant Hamès.

128.76 MONTGOMERY (John Warwick).

The Repression of Evangelism in Greece. European Litigation vis-à-vis a Closed Religious Establishment. New York, Oxford, University Press of America, Lanham, 2001, 234 p., (bibliogr., index, annexes).

Cet ouvrage est réalisé par un avocat anglais, spécialiste des droits de l'homme et de la protection des libertés religieuses, et ayant longuement défendu les évangéliques grecs. S'il n'est donc pas nécessairement objectif, il donne en revanche une précieuse documentation sur différentes affaires grecques portant sur des minorités religieuses et ayant fini devant la Cour européenne des droits de l'homme. Il intéressera ceux dont les recherches s'orientent sur le traitement politico-juridique des « sectes » en Europe.

Nathalie Luca.

128.77 NAHUM (Henri).

La Grande Guerre et la guerre gréco-turque vues par les instituteurs de l'Alliance Israélite Universelle d'Izmir. Istanbul, Les Éditions Isis, 2003, 127 p. (illustr.) (coll. « Les cahiers du Bosphore »).

L'Alliance Israélite Universelle, fondée en 1860 à Paris, s'était donné pour mission de créer, en particulier dans l'Empire ottoman, un réseau d'écoles destinées d'abord aux enfants juifs de l'un et l'autre sexe afin de leur permettre d'accéder au savoir, gage d'une intégration sociale et professionnelle réussie. À Smyrne (Izmir), l'école fut fondée en 1876. Les directeurs de ces établissements très généralement originaires de ces mêmes communautés étaient, comme les professeurs, formés à Paris, à l'École normale israélite orientale ; ils restaient en contacts réguliers avec le Comité central, ne serait-ce que parce qu'ils en attendaient des subsides. Mais les rapports qu'ils envoient, souvent fort détaillés, ne portent pas seulement